

# L'Art de perdre



## 1° Un spectacle adapté du roman d'Alice ZENITER

**Alice Zeniter** est une romancière née en 1986 d'un père algérien et d'une mère française. Elle s'intéresse au théâtre puisqu'elle a suivi un master d'études théâtrales. Lors d'un séjour de trois ans à Budapest, elle a été assistante à la mise en scène. Elle a aussi travaillé comme dramaturge en 2013 pour une compagnie. Enfin, elle a écrit quelques pièces.

Ses romans ont souvent été récompensés par des prix littéraires. *L'Art de perdre*, publié en 2017, a notamment reçu le prix Goncourt des Lycéens.

**Cyril Brisse** (comédien et metteur en scène) s'est chargé d'adapter ce long roman à la scène. Avec **Céline Dupuis** (sa compagne) et **Franck Renaud**, ils ont conçu la mise en scène. *L'Art de perdre* est le premier spectacle de la compagnie Filigrane 111 (née en 2019)

## 2° Le propos

Le roman d'Alice Zeniter s'articule en 3 mouvements :

- Nous partons des collines de Kabylie dans les années 50, au sein de la famille d'**Ali**, paysan enrichi, propriétaire d'une oliveraie prospère. Avec lui, nous traversons les violences et les espoirs de la naissance de l'indépendance de l'Algérie. Nous suivons notamment sa famille, forcée à l'exil.
- Dans un deuxième temps le destin du jeune **Hamid**, fils d'Ali, aîné des enfants de la famille se mêle à l'histoire de la France des années 70. L'arrivée dans un autre pays, des camps de réfugiés comme celui de Rivesaltes aux cités HLM des banlieues citadines.
- La troisième partie se concentre sur la fille d'Hamid, **Naïma**. Elle aura pris son avenir en main, elle évoluera dans le Paris branché d'aujourd'hui. L'Algérie n'a longtemps été pour elle qu'une toile de fond sans grand intérêt. Pourtant, dans une société française traversée par les questions identitaires, tout semble la renvoyer à ses origines. Mais quel lien pourrait-elle avoir avec une histoire familiale qui ne lui a pas été racontée ? Son grand père Ali, montagnard Kabyle, est mort avant qu'elle ait pu lui demander pourquoi l'Histoire avait fait de lui un "harki"<sup>1</sup>. Hamid, son père, arrivé en France à l'été 62 dans les camps de transit hâtivement mis en place, ne parle plus de l'Algérie de son enfance. Comment faire ressurgir un pays du silence ?



## 3° La note d'intention

[...]  
Au fil de mes rencontres, je fais la connaissance d'Alice Zeniter. Je ne connais rien d'elle ou très peu, son enveloppe médiatique. Surprenante et brillante. Je me lance dans la lecture de son dernier roman *L'Art de perdre*, qui sera remarqué et primé au Goncourt des Lycéens en 2017.

Et là, je traverse 150 ans de l'histoire de l'Algérie et de la France.

Partir des collines de Kabylie dans les années 50. Traverser les violences et les espoirs de la naissance de l'indépendance de l'Algérie. Suivre une famille forcée à l'exil. L'arrivée dans un autre pays, des camps de réfugiés aux cités HLM des banlieues. Et mêler nos deux histoires, celle de l'Algérie et celle de la France des années 70. Se retrouver aujourd'hui dans une société française traversée par les questions identitaires où tout semble nous renvoyer à nos origines.

---

<sup>1</sup> Pendant la guerre d'Algérie, l'armée française recrute des combattants parmi les Algériens. Des anciens soldats ayant combattu au cours de la seconde guerre mondiale sous le drapeau français et des jeunes arabes et berbères viennent grossir les rangs. On les appellera les Harkis. Ils feront la guerre du côté de la puissance coloniale. Ils seront près de 50 000 en 1957, plus du double à la fin de la guerre.

Et j'adopte les personnages de cette épopée. Et je comprends intimement quelques-uns des liens particuliers entre nos deux pays. Je découvre une complexité que je ne connaissais pas. Je suis touché par des êtres que je n'identifiais pas. Et je me dis que ce livre a la puissance d'une synthèse contre le racisme.

Une lecture qui interroge notre regard sur l'Algérie mais aussi le rapport des Algériens à la France. Une lecture qui donne envie d'essayer de tenir tous les points de vue et de congédier les remords, les colères et les ombres douloureuses.

Alors j'éprouve le besoin de partager cette émotion de lecteur par le théâtre.

Dans un premier temps, et au-delà de la question de la légitimité (comment porter cette parole moi qui n'ai presque rien en commun avec l'Algérie ?), je ne trouve pas de grammaire scénique satisfaisante.

L'adaptation pour le théâtre de ce texte de 500 pages s'est dévoilée, un an plus tard, à la découverte du film documentaire de Franck Renaud *Makach Mouchkil, nos identités*, dont le thème de l'interrogation et de la quête des origines se perçoit comme un écho au roman. Une évidence s'impose alors et je sais qu'un travail artistique de transmission du roman se trouverait enrichi par la force de l'image.

L'image nous donne la possibilité de mêler le réel à la fiction. Elle permet de mettre en lien le roman, l'histoire d'une famille algérienne sur trois générations (la partie fiction), avec le territoire d'immigration qu'est la région Hauts-de-France, en allant à la rencontre de familles, de personnes (la partie documentaire). Il faut des images d'aujourd'hui, des témoignages d'immigrés des années 60, de leurs enfants et de leurs petits-enfants.

Interroger nos origines. Les leurs, les nôtres, et se rendre compte de notre gémellité.

**Partager une émotion fraternelle et deviner qu'elle peut transcender les époques, les frontières et les cultures.**

Notre désir profond est de s'interroger et de recréer du lien autour de notre histoire commune, Algérie/France, de multiplier les prises de paroles, croiser le récit direct et la force du témoignage. Il faut partir de là, je crois, de notre désarroi devant toute forme de séisme social que nous vivons sinon dans l'indifférence du moins dans l'impuissance, en ouvrant une autre voie aux colères, à l'espoir.



#### 4° Un spectacle radio-visuel

Sur le plateau, trois comédiens : Céline Dupuis dans le rôle d'une conteuse radiophonique, les deux autres interprètes (Cyril Brisse et Franck Renaud) jouent les techniciens du studio d'enregistrement.

L'actrice prend en charge l'adresse directe, la narration principale, mais elle dirige aussi parfois les lancements vidéo ou le son, à la manière d'une animatrice radio.

Le "studio" devient une boîte au service de la narration, l'espace où l'histoire se raconte, et laisse libre le spectateur d'y projeter son propre imaginaire. Les acteurs ont donc avant tout pour fonction, la transmission du récit.

**Ce spectacle est un projet hybride qui croise l'image, le spectacle vivant et l'expérimentation.**

**Franck RENAUD :** La proposition d'utiliser mon travail documentaire semble une chance de continuer à explorer des sujets qui me traversent depuis bientôt 8 ans. Effectivement, le personnage de Mounya dans mon documentaire *Makach Mouchkil, nos identités*, poursuit le même retour au pays, un pays qui est le sien sans être vraiment le sien.

L'idée est de filmer quelques personnages du roman comme s'ils prenaient vie dans un documentaire. Mounya Boudiaf, dont la quête personnelle fait écho à celle du personnage de Naïma, incarnera ce personnage. Sarah Hamoud, Azeddine Benamara, Rachid Bouali, joueront d'autres rôles importants du roman. Filmés de manière frontale, comme dans un documentaire, les mots qu'ils prononceront sortiront du roman.

Nous aimerions en termes d'image ancrer le roman d'Alice Zeniter, dans le bassin minier. Nous allons aussi mêler



L'adaptation du roman aux témoignages de plusieurs familles d'immigrés d'origine Algérienne, induisant dans notre démarche, le théâtre documentaire.